

Études littéraires africaines

GEORGE (Olakunle), *African Literature and Social Change : Tribe, Nation, Race*. Bloomington (IN) : Indiana University Press, 2017, X-211 P. – ISBN 978-0-253-02580-7



Thérèse De Raedt

Number 47, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1064775ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1064775ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

De Raedt, T. (2019). Review of [GEORGE (Olakunle), *African Literature and Social Change : Tribe, Nation, Race*. Bloomington (IN) : Indiana University Press, 2017, X-211 P. – ISBN 978-0-253-02580-7]. *Études littéraires africaines*, (47), 208–210. <https://doi.org/10.7202/1064775ar>

(p. 70) qui lie « les divers domaines de l'être » (p. 70) et s'inscrit dans un espace-temps singulier, celui de la « continuité » (p. 70).

Dans le chapitre intitulé « L'éclectisme sélectif », la critique évoque les différentes influences qui s'exercent sur l'œuvre de l'auteur nigérian. La « matrice yorouba » (p. 73) tisse l'herméneutique de l'ensemble du projet de Soyinka, ainsi que de celui de son traducteur et exégète Étienne Galle. L'emprunt aux différentes « cultures du monde » (p. 74) s'établit dès lors en accord avec cette matrice. É. Galle rend également hommage à Alain Ricard qui, dans *Wole Soyinka ou l'ambition démocratique*, avait déjà étudié « cet éclectisme sélectif des auteurs européens » (p. 75). Dans le chapitre consacré à « L'éthique », É. Galle établit un lien entre l'éthique *yorouba* et la pensée bantoue, par l'entremise d'une référence à Placide Tempels. Il souligne enfin l'importance du mythe et de son symbolisme chez Soyinka. Enfin, dans le chapitre « Les langages », il détaille la nouveauté de son écriture, soulignant la difficulté qu'il y a à s'affranchir du langage dès lors que « la grammaire détermine la pensée » (p. 101). Wole Soyinka parvient à cet égard à créer une langue nouvelle, détachée de toute contrainte et proche de la musique.

Cet ouvrage complet sur Wole Soyinka s'offre comme un nouveau départ : ceux qui ont déjà lu l'œuvre pourront la relire différemment, d'autres pourront la découvrir. Il n'y a là rien de surprenant, puisque « l'œuvre de Soyinka telle qu'elle apparaît depuis cinquante ans est un puzzle géant, grandissant toujours mais toujours cohérent » (p. 149), comme le note É. Galle en guise de « Postlude ».

■ Florence LHOTE

GEORGE (OLAKUNLE), *AFRICAN LITERATURE AND SOCIAL CHANGE : TRIBE, NATION, RACE*. BLOOMINGTON (IN) : INDIANA UNIVERSITY PRESS, 2017, X-211 P. – ISBN 978-0-253-02580-7.

Comme l'indique son titre, le livre d'Olakunle George, *associate professor* à l'Université de Brown, aborde la littérature africaine sous l'angle des changements sociaux, de la tribu, de la nation et de la race. Lui-même descendant d'esclaves et de chrétiens convertis, venus au XIX^e siècle du Brésil et de Sierra Leone pour s'installer au Nigéria, l'auteur met en lumière l'œuvre d'écrivains africains qui se penchent sur la mémoire et l'histoire du monde « circum atlantique », considéré comme un aspect méconnu de l'histoire africaine récente. Se fondant sur la lecture de Gayatri Spivak, il entend expli-

quer la littérature africaine à de futurs lecteurs (« *readers on the ground* », p. 57), en leur proposant de manière pédagogique de nouveaux points de vue pour envisager le monde et contester les identités prescrites.

L'organisation des textes étudiés se fait de manière chronologique : l'analyse porte d'abord sur l'évêque anglican nigérian Samuel Ajayi Crowther et le Révérend méthodiste anglo-africain Thomas Birch Freeman ; elle se poursuit avec les textes du Jamaïcain d'origine sud-africaine Peter Abrahams et du Trinidadien Cyril Lionel Robert James, pour s'achever avec une lecture de l'Africain-Américain Richard Wright et des Nigériens Chinua Achebe et Wole Soyinka. O. George procède ainsi à un élargissement du canon littéraire africain, qui commence traditionnellement à l'époque des indépendances et de l'avènement des États-nations. On peut néanmoins regretter l'absence de certains auteurs, écartés de cette sélection.

Le premier chapitre, « *Crossing Currents : Postcoloniality, Globalism, Diaspora* », examine la place qu'occupent les littératures africaines dans les débats actuels à propos du post-colonialisme et du globalisme littéraire, compris comme étude des littératures selon des paradigmes globaux, et non selon les modèles des États-nations. En s'appuyant sur les changements, les crises et les transformations décrites dans des textes dus à des auteurs africains ou issus de la diaspora africaine, le critique identifie des filiations littéraires récurrentes, qui permettent de faire remonter le traitement de l'identité africaine dans un contexte global au XIX^e siècle.

Le deuxième chapitre, « *Mission Tide : Bishop S.A. Crowther and the "Black Whitemen"* », réhabilite la littérature missionnaire dans le contexte de l'Atlantique noir. En se référant à la théorie du *détour* d'Édouard Glissant, Olakunle George étudie de manière convaincante l'Atlantique noir à la lumière des relations entre les lettres africaines et la traite atlantique.

Dans le troisième chapitre, intitulé « *Decolonization Time* », O. George relie entre elles des œuvres aussi différentes que *A Wreath for Udomo* de Peter Abrahams, *Black Power* de Richard Wright et *Nkrumah and the Ghana Revolution* de C.L.R. James. Pour lui, ces textes sont fondateurs des notions de liberté et de souveraineté de l'État-nation, concept si difficile à transplanter sur le continent africain.

Dans le quatrième chapitre, « *Globalization time* », le critique étudie *Arrow of God* et *Anthills of the Savannah of God* de Chinua Achebe ainsi que *The Interpreters* et *Aké : The Years of Childhood* de Wole

Soyinka en les plaçant dans le contexte de la globalisation. Il explore la façon dont ces écrits présentent les problèmes complexes résultant de l'engagement à deux époques différentes (milieu des années soixante et années quatre-vingt).

Par son sujet et son angle de recherche originaux, ce livre au style sobre, mesuré et clair est de ceux qui comptent et dont une traduction française assurerait mieux encore le rayonnement. Le premier chapitre, d'une force particulière, peut servir dans des cours comme modèle de recherche. Les analyses, minutieuses et argumentées de manière convaincante dans les trois chapitres qui suivent, offrent sans conteste une lecture nouvelle de textes connus ou moins connus.

Terminons enfin avec le choix de la couverture, qui représente un jeu de dhamet (ou scrand ou zamma), de la famille des jeux de dame ou de l'alquerque (ou qirkat). D'origine inconnue, bien qu'apparenté au jeu d'échecs arabe médiéval, ce jeu est prisé dans plusieurs régions africaines et symbolise l'essentiel d'un ouvrage qui s'attache à établir l'importance de l'Afrique dans la propagation et la réappropriation des influences, des changements, des transitions et des mutations mondiales.

■ Thérèse DE RAEDT

GNALÉGA (RENÉ), *REGARD KALÉIDOSCOPIQUE SUR LA POÉSIE IVOIRIENNE ÉCRITE*. RUNGIS : LA DOXA ; ABIDJAN : PRESSES UNIVERSITAIRES MÉTHODISTES DE CÔTE D'IVOIRE, 2018, 160 P. – ISBN 978-2-37638-066-5.

Le professeur René Gnaléga, actuellement en poste à l'Université Méthodiste de Côte d'Ivoire, étudie depuis toujours la poésie, qu'elle soit française, guyanaise ou ivoirienne. Il nous livre ici une compilation d'articles, de courtes préfaces ou de communications consacrées à quelques-uns des poètes ivoiriens des dernières décennies. Dans son introduction, l'auteur rappelle que la poésie ivoirienne demeure liée aux contextes politiques de son apparition. Nombre de poètes ont ainsi été engagés : c'est le cas de Bernard Binlin-Dadié, Anouma Kanié, Thew Adjé et Bertin Doutéo pour la génération des années 1950. Très actif au sein de la fondation dédiée à cet auteur, René Gnaléga consacre deux chapitres non consécutifs à Bernard Dadié, le présentant comme le « poète du rêve », avant de revenir sur ses liens avec Léon-Paul Gontran Damas. Des années 1960-1990, il retient surtout l'œuvre de Bernard Zadi Zaourou, inspirateur de l'esthétique du Didiga fondée sur la parole musicale,